

# LA MÉCANIQUE DES LETTRES

## 1

■  
On ne regardait plus les pendules, jamais. On était payés à la tâche, c'est-à-dire qu'on avait une certaine quantité de courrier –variable selon les jours– à distribuer, et qu'une fois ces sacs triés et distribués dans les boîtes aux lettres, on pouvait partir, rentrer chez nous ou aller au bar. Alors, on en avait passé des heures dans des troquets, au Télégraphe ou à La Piscine. Tous ces vélos jaunes garés sur le trottoir et tous ces uniformes qui picolaient des demis à onze heures du matin. Et les repas à trois euros à la cantine, le restaurant inter-entreprises La Poste-France Télécom. Et les collègues qui n'allaient pas à la cantine et qui restaient à picoler au Télégraphe, parce que les coups en terrasse avec les copains c'est ça qui leur permettait de tenir. Alors ils restaient là, et on les retrouvait au même endroit une heure après. Et les pauses-café dans la nuit et le froid, déjà la pause alors qu'il n'était que huit

heures du matin et qu'il caillait, on se mettait un peu à l'abri pour fumer une cigarette. Et la découverte des nouveaux quartiers, les rues qu'on n'avait jamais prises avant et qu'on explorait méthodiquement, boîte aux lettres par boîte aux lettres, maison par maison, immeuble par immeuble, jusqu'à les connaître par cœur. Et la dame folle qui nous poursuivait dans les rues chaque matin pour savoir si elle avait du courrier, et on savait très bien qu'elle n'en recevait jamais. Et les après-midis perdus à dormir quatre heures quand on s'était allongé pour une sieste de vingt minutes, mais la fatigue accumulée avait pris le dessus. Cotonneux, jusqu'au soir. Et les collègues sympas qui déboulaient de nulle part pour nous aider à finir la distribution d'une tournée qu'on ne connaissait pas ; on croyait être là encore pour une heure et avec leur aide en quinze minutes c'était bouclé. Et les blagues les plus lourdes de la Terre racontées en boucle, tous les matins, tous les jours, par les collè-

gues les plus lourds de la Terre, qu'on finissait par en rire d'entendre les mêmes mots tous les matins. Et d'être touché par l'humanité de ces collègues, qui étaient aussi les plus humains de la Terre. Et les chefs qui mettaient la pression sur les CDD la veille des jours de grève, leur disant de bien venir le lendemain sous des prétextes fantasques. Les chefs, les mêmes, un an plus tard, qui partaient en dépression ou qui se faisaient muter dans un autre bureau sans prévenir personne ni dire au revoir ; épuisés de jouer leur rôle de fusible dans le grand jeu de la privatisation postale.

## 2

■ La Poste, c'est là où je travaille depuis cinq ans. Pas tout le temps : trois à quatre mois par an, en CDD. Ça me va bien, j'y vais quand j'en ai besoin et le reste du temps je fais ma vie. Ces trois mois-là, je bosse en ville, à vélo, et je suis « rouleur », ça veut dire que je n'ai pas de

ournée attitrée. Parfois je distribue le même quartier un mois d'affilée, d'autres fois je fais trois tournées différentes dans la semaine. Là c'est sport, surtout quand les chefs oublient de me mettre une « doublure », un facteur qui connaît la tournée pour me montrer le premier jour. Moi ça me va comme ça, je suis jeune, je n'ai pas encore (trop) mal au dos, partir à l'aventure ça me convient. D'autant que le matin, pour rattraper le temps que je perds à trier une tournée que je ne connais pas, je suis dispensé de « TG ». De quoi ?

La journée du facteur, on peut la diviser en quatre parties.

D'abord, le matin, à 7 h, le TG, pour Tri général. Un camion livre toutes les lettres qui sont destinées au bureau, qui ont toutes le même code postal, par exemple 52330 (Colombey-les-Deux-Églises) ou 75014 (Paris XIV<sup>e</sup>). Les lettres sont triées par les facteurs, celle-là elle est pour la tournée à Robert, celle-là pour la tournée à Martine. 8 h environ, chaque facteur